



**RÉCONFORT ET SOLITUDE DEVANT L'ÉCRASEMENT : ÉTUDE
COMPARATIVE ENTRE AGADIR DE MOHAMMED KHAIR-EDDINE ET
FAILLES DE YANICK LAHENS**

Moulay H'fid ZARABA

Université Cadi Ayyad de Marrakech, Maroc

moulayhfid.zaraba@ced.uca.ma

Ce travail est dédié à tous les sinistrés du monde, notamment ceux de ma ville natale Marrakech fouettée par un séisme la nuit du 08 septembre 2023.

Résumé : Les représentations associées à la catastrophe et à sa poétique chez les artistes et les romanciers se cristallisent communément dans des variétés de sens affluant, presque toutes, vers un écroulement déchaîné et irrémédiable de la civilisation. Ainsi le basculement de sa signification initiale vers celle de fin des temps était une source intarissable d'images d'épreuves sinistres, brutales et bouleversantes de châtiments que doit subir l'humanité ou de détérioration croissante et ininterrompue qui accable son existence sur la planète. A chaque tourment par conséquent ou à chaque crise interrompant le déroulement ordinaire de la vie, l'humanité, comme déjà en état d'alerte, se remémore l'idée de sa fin pressentie et impromptue. C'est ainsi que l'usage courant, parfois même inopiné du mot désastre, dévoile une signification particulièrement négative. Une vision apocalyptique c'est-à-dire sombre et immensément affligée y est alors assignée évoquant une imminente fin du monde désespérée et inconsolable car le terme équivaut selon Weil et Rameau de désespoir (Sylvie Weil, 1981, p. 119). Toutefois, et loin de célébrer les cataclysmes et leurs répercussions néfastes, certains écrivains et penseurs ont réussi à en faire une occasion d'honorer la sympathie et l'altruisme humains dans les temps de crises. De fêter le partage et la cordialité malgré le désarroi de l'infortune ou l'épouvante de la privation.

Mots-clés : Catastrophe naturelle, résilience, déni, apathie, fatalisme.

**COMFORT AND SOLITUDE IN THE FACE OF CRUSHING : COMPARATIVE
STUDY BETWEEN AGADIR BY MOHAMMED KHAIR-EDDINE AND FAILLES
BY YANICK LAHENS**

Abstract : The representations associated with the catastrophe and its poetics among artists and novelists commonly crystallize in varieties of meaning flowing, almost all, towards a raging and irremediable collapse of civilization. Thus the shift from its initial meaning to that of the end of times was an inexhaustible source of images of sinister, brutal and overwhelming ordeals of punishment that humanity must endure or of increasing and uninterrupted deterioration that overwhelms its existence on the planet. At each torment therefore or at each crisis interrupting the ordinary course of life, humanity, as if already in a state of alert, remembers the idea of its hasty and impromptu end. This is how the current, sometimes even

unexpected, use of the word disaster reveals a particularly negative meaning. An apocalyptic vision, that is to say dark and immensely distressed, is then assigned, evoking an imminent desperate and inconsolable end of the world because the term is equivalent according to Weil and Rameau to despair (Sylvie Weil, 1981, p. 119). However, far from celebrating cataclysms and their harmful repercussions, certain writers and thinkers have succeeded in making them an opportunity to honor human sympathy and altruism in times of crisis. To celebrate sharing and cordiality despite the dismay of misfortune or the terror of deprivation.

Keywords : Natural disaster, resilience, denial, apathy, fatalism.

« Nous sommes, ce jour plus près du sinistre que le tocsin lui-même, c'est pourquoi il est temps de nous composer une santé de malheur » René Char¹⁹

Introduction

Face à la catastrophe, nos attitudes et conduites diffèrent d'une personne à l'autre, d'une communauté à l'autre, d'une culture à l'autre. Celles des artistes, philosophes, auteurs ou penseurs divergent aussi. Il y a ceux qui y voient une nouvelle perspective, indéniable pour un monde meilleur. C'est le cas à titre d'illustration de Yanick Lahens qui perçoit dans son roman à résonance autobiographique, *e aubaine* immanquable de refonte et de réorganisation que nous devons saisir promptement et allègrement sans sombrer dans l'abattement endeuillé ou dans la colère irrévérencieuse ; ou d'après les mots de Felwine Sarr, sans « s'inscrire dans une forme de fatalité, ni refuser de faire face à ses responsabilités (Sarr, *Afrotopia*, 2016, p. 59) »

Puis il y a ceux qui, à l'image du romancier et poète marocain Mohammed Khair-Eddine, amadoués par les tourments et les ébranlements de toutes les espèces, s'accroupissent, renient tout avant de s'embrumer sans laisser de jalon ni de balise. Ceux qui refusent âprement mais silencieusement de s'acclimater avec les infortunes ou s'éclatent orageusement contre toute croyance ou réglementation, probablement ceux, désignés par Maurice Blanchot, qui sont « détachés de tout, y compris de leur détachement (Blanchot, 1980, p. 25)»

Notre contribution intitulée *Réconfort et solitude devant l'écrasement*²⁰ : étude comparative entre *Agadir* de Mohammed Khair-Eddine et *Failles* de Yanick Lahens est une

¹⁹ René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Vol. 1, Paris, Gallimard, p 748.

²⁰ En psychanalyse, l'écrasement se réfère à un processus psychique où un individu subit une forme d'oppression interne ou externe, qui annihile ou réduit son identité et son sentiment de soi. Ce phénomène peut résulter de traumatismes, d'expériences de domination ou de situations de forte pression émotionnelle, qui engendrent un sentiment de paralysie psychologique et de perte de l'individualité. Freud décrit ce processus comme une « réduction de la vie psychique à ses éléments les plus basiques », où l'individu devient incapable de manifester ses désirs et ses aspirations en raison de l'angoisse et de la peur qui l'envahissent (Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920). L'écrasement peut ainsi être vu comme un mécanisme de défense qui, bien que visant à préserver



tentative d'analyser le traitement de la thématique du désastre, à la lumière de deux ouvrages littéraires produits dans des aires géographiques nettement éloignées et pendant des périodes amplement espacées, à savoir le Maroc des années 1960 et Haïti en 2010. L'objectif de ce propos est d'examiner les affinités ou les dissemblances de perspectives et surtout d'attitude des écrivains, qui sont en même temps les voix de narration de ces deux romans, dans une tentative d'approche comparative, tout en tenant compte bien évidemment de leurs contextes historiques et de leurs sphères culturelles respectives.

Notre article s'organise en deux grands axes :

1. Face à l'indicible : Le séisme selon Med Khair-Eddine et Yanick Lahens
2. L'écriture testimoniale comme palliatif : Le « je » collectif chez Lahens et Le « moi » non coopératif de Khair-Eddine

Ces deux points tenteront de scruter la manière avec laquelle nos deux auteurs expérimentent deux bouleversements telluriques qui ont violemment asséné l'histoire de leurs pays en l'occurrence le tremblement de terre d'Agadir le 29 février 1960 et celui de Haïti, le 12 janvier 2010. Autrement dit, de quelle sorte la catastrophe façonne-t-elle le style d'écriture de chacun des deux romanciers ? Développent-ils la même impassibilité résiliente ? Arrivent-ils ou non à traverser l'épreuve en s'inscrivant dans un avenir salubre ou chavirent-ils dans une sinistrose fuyant la réalité ?

1. Face à l'indicible : Le séisme selon Mohammed Khair-Eddine et Yanick Lahens

Un être rebelle qui est parti sans faire de bruit, tel une feuille jaunie et meurtrie qui se détache de l'arbre à la suite d'un vent irascible et glacé d'automne. Il s'appelle Mohammed Khair-Eddine et il écrit l'épouvante des cataclysmes, la douleur de la rupture, le mal de vivre, le vivant avarié, l'abject et le farouche indomptable. Les récits de cet *enfant terrible*²¹ sont une occasion de lire des souvenirs marqués de plaies et d'entours animés qui débouchent sur la subversion puis l'insoumission. Dès le départ, ses textes souvent difficiles et insubordonnés à toute classification dans un genre, offrent une approche à plusieurs niveaux : multiplicité des types de récits et des voix narratives, jeux et alternance des espaces de fiction, discours politique et création narrative, allégories naturelles et réalités sociales brutales.

le sujet de la souffrance, finit par l'aliéner de lui-même et de son propre potentiel d'épanouissement. (D'après l'Encyclopædia Universalis. Consulté le 03/10/2024).

²¹ En 1967, c'est la révélation de son roman *Agadir*, récompensé par le prix Enfants terribles, fondé Jean Cocteau.

Mohammed Khair-Eddine est né en 1941 au sud du Maroc dans une petite ville qui s'appelle Tafraout, dans la région de Souss, dont le chef-lieu est Agadir. Région aride et inhospitalière qui dépêchait son père de la quitter pour installer son petit commerce à Casablanca. Après avoir terminé ses études secondaires, le sort lui décrète néanmoins un retour à sa région natale en tant que fonctionnaire de la Sécurité Sociale chargé d'enquêter auprès de la population d'Agadir à la suite de son célèbre et funeste séisme de 1960.

L'expérience était tellement poignante et bouleversante qu'elle lui inspire son premier roman éponyme quelques années après. L'étendue de la destruction des infrastructures de la cité sentie telle « une présence souterraine d'un cadavre de ville » (Khair-Eddine, 1967, p. 15) ainsi que l'ampleur de la désolation observée animent chez l'écrivain un désordre de construction romanesque représentant la mimésis scripturale de l'effondrement des immeubles, des gravats et de la puanteur qui règnent dans la ville. En effet, se rencontrent des monologues intérieurs, des discours rapportés directement ou indirectement, du récit, des fragments poétiques et des pages en dialogues. A cette confusion de genres s'ajoute celle de la typographie dans laquelle italique et lettres capitales côtoient les caractères minuscules. La ville ultramoderne et rêvée des années 1960 vire, soudain, pour le narrateur à une cité peuplée d'animaux et d'insectes éloquents et même délurés « des animaux civilisés à outrance, très polis et par cela même gênants [...] je suis à l'intérieur côté défendu de la ville zoologique (1967, p. 35)»

Probablement le dégoût et l'agacement contre ses congénères, désobligeants à l'égard de l'humain et du non-humain, poussent le personnage-narrateur à inventer toute une ville régie par un règne bestial. Une ville interdite aux humains, étrangers d'après son gardien, le sapajou, chassant le protagoniste qui « demande à entrer en lui criant qu'ils n'acceptaient pas d'étrangeté ici (p. 35) ». Peut-être aussi que cet univers monté de toute pièce fut-il érigé contre ceux qui étaient venus en Afrique en colonisateurs et pilleurs en métamorphosant les villes de terre et d'argile en agrégations disgracieuses et misanthropes de ciment glacé. Ceux qui ont longuement fait souffrir la planète puis remâchant inlassablement leur peur égocentrique « de ne pas avoir assez, au point de spolier tous ceux qu'ils croisent sur cette planète ; au point de creuser comme des forcenés le ventre de la terre, de sucer son sang, de polluer son air, de ne pas lui laisser le temps de respirer, de se régénérer et d'offrir à tous les fruits de ses entrailles (Sarr, Discours aux nations africaines , 2021, p. 27)». Tant de raisons à renier l'humain en faveur d'un retour enchanté au giron de la faune. ...

Plus loin à l'ouest, il est des contrées qui sont assidûment flagellées par la furie de la Nature dont l'acharnement et la véhémence en font un label pittoresque ou national. Similairement, il y en a d'autres que le déchaînement de la barbarie humaine a défigurées au point de fixer d'ineffables stigmates. Haïti est parmi les rares territoires



du monde qui sont ponctuellement traversés d'ébranlements naturels effrénés et de péripéties humaines sanguinaires. Ainsi, lorsque Gary Victor (Victor, 2012) s'écrie :

Être d'ici est si pénible

Que je peins sur ma cité

Le bleu de ma mer refuge

Et dans le bleu de mer refuge

Je rêve d'attraper l'éclipse

Pour y accrocher ma conscience écorchée.

Il souhaiterait probablement dissocier sa nation meurtrie de troubles de toutes natures, de désavouer le chœur international qui veut qu'Haïti est un pays congénère de toutes les infortunes. Grâce à un récit à résonance autobiographique, Gary Victor relate l'éclosion cuisante d'un jeune écrivain à la sensibilité littéraire surabondante malgré la mort insensée de son père dans l'hôpital mitoyen de l'office du président de la République.

L'écrivaine mobilisée dans ce propos, Yanick Lahens, voit le jour en 1953 en Haïti. Elle a passé une caressante enfance dans une maison débordante d'amour et de femmes : mère, sœur, grand-mère et même arrière-grand-mère car son père poursuivait alors ses études en France. Adolescente, elle a entamé ses études secondaires avant de partir, elle aussi, pour l'hexagone afin de terminer ses études universitaires en Lettres Modernes. De retour au pays natal en 1977, Lahens entame une carrière d'enseignante de littérature à l'Université d'Etat d'Haïti puis à l'Institut pédagogique national où elle participe à l'instauration d'une réforme inédite et ambitieuse visant à introduire l'enseignement de la langue créole dans les classes de l'école primaire. Pendant les années 1980, ses premiers écrits, des articles pour la plupart, s'articulaient autour de deux thématiques : la littérature et la société haïtienne.

Elle connaît un vif succès en 1990 grâce à un splendide essai sur l'essaimage et l'immigration intitulé *L'exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien* devenant par la suite une référence éminente dans le champ de la pensée sur l'immigration et la transhumance. Yanick Lahens quitte l'enseignement à l'université en 1995 pour rejoindre le cabinet du ministre de la Culture Raoul Peck aux côtés d'une autre grande figure de la littérature haïtienne Louis-Philippe Dalembert, puis dirige en 1998 le projet *La route de l'esclave*, un projet de L'UNESCO qui vise à produire des connaissances, développer des réseaux scientifiques et soutenir des initiatives mémorielles sur l'esclavage, son abolition et les résistances qu'il a générées. C'est-à-dire briser tout silence au sujet de ce cataclysme qui a fouetté l'humanité pour l'inscrire dans la mémoire universelle.

Bien que l'histoire de Haïti grouille d'épreuves et de travers ou suivant l'avis de Yanick Lahens qui s'interroge (Lahens, 2010, p. 30) « Pourquoi nous ? encore nous ? comme si nous n'en avons pas eu assez [...] Comme si nous n'étions au monde que pour prendre la mesure du malheur » on remarque néanmoins son objection contre un Haïti damné et voué à subir mollement toutes sortes de malheurs éclatant en ces termes : « Il ne manquerait que les trompettes de L'Ange de l'Apocalypse pour annoncer la fin du monde si le courage, la solidarité et l'immense patience des uns et des autres n'étaient venus nous rattacher au plus ténu de l'essentiel » (Lahens, 2010, p. 69).

De même, refusant formellement de répéter les mêmes propos fatalistes et dérisoires sur un Haïti maudit car sans cesse en proie à tous les aléas de la nature, l'écrivain haïtien Dany Laferrière proteste et y voit même une offense à l'égard de son pays: « il faut cesser d'employer ce terme de malédiction. C'est un mot insultant qui sous-tend qu'Haïti a fait quelque chose de mal et qu'il le paye » (Laferrière, 2010). Au lendemain du séisme du 12 Janvier 2010, il insiste, à l'image d'ailleurs de plusieurs écrivains et artistes haïtiens, que « Haïti n'a rien fait, ne paye rien, c'est une catastrophe qui pourrait arriver n'importe où. ». Ce qui est déplorable d'après lui c'est cette fausse tendresse de l'occident pour l'Haïti endeuillé à la suite du tremblement de terre et surtout les débarquements pompeux de stars dans la ville sinistrée.

Il ne manque de s'exclamer « On a fait le plein de ceux qui ont une accointance avec le tiers-monde ou qui s'émeuvent face à la douleur des autres » (2011). Initialement appelé l'île d'Hispaniola, Haïti fut dévoilé au monde par Christophe Colomb lors de sa fameuse conquête de 1492. Après avoir terrassé ses deux populations natives les *Arawak* et les *Caraïbes* par les corvées minières, les espagnols achevèrent de les exterminer pour les remplacer par de nouveaux arrivants : les esclaves africains. Ensuite avec l'épuisement de la production aurifère, les colons espagnols cèdent les rênes du pays aux français qui s'y installent dès 1697 et bâtissent la capitale Port-Au-Prince en 1749. La ville devient de plus en plus riche grâce à l'exploitation des plantations de sucre et de café.

Quatre décennies après, les grognements de mécontentement tournent en 1791 en violentes révoltes des noirs menées respectivement par Jean-Jacques Dessalines, Henri Christophe, Alexandre Pétion et Toussaint Louverture. Cette rude et acerbe lutte contre l'armée française aboutit en 1804 à la proclamation de l'indépendance de la première république noire libre.

2. L'écriture testimoniale comme palliatif : Le « je » collectif chez Lahens et Le « moi » non coopératif de Khair-Eddine

« Quels mots font le poids quand les entrailles d'une ville sont retournées, offertes aux mouches qui dansent dans la pestilence ? quels mots font le poids face à des



hommes et des femmes têtus, forcenés de vie, qui dans la poussière et les gravats de la mort s'acharnent à réinventer la vie de leurs mains ? » (Lahens, 2010, p. 17)

Si l'écriture testimoniale est souvent née dans l'urgence car « le texte (testimonial) est considéré comme un document circonscrit dans le temps, le plus propre à intéresser les historiens que les gens de lettres » (Lepetit, 2020), le témoignage de Yanick Lahens demeure un acte de résistance, voire de survivance où l'auteure, aussi voix de narration qu'actant-témoin aspire le dépassement, l'oubli par l'énonciation de la catastrophe. Dans ce sens, celui qui parle dans le récit de Lahens n'est surtout pas elle-même mais le tremblement qui a épouvanté et rasé son île. L'écrivaine ne fait qu'affirmer les propos de Maurice Blanchot quand il pense « ce n'est pas toi qui parleras, laisse le désastre parler en toi, fut-ce par oubli ou par silence » (Blanchot, 1980, p. 12).

De même le processus de création qu'elle choisit est dévoilé par le séisme tout d'abord et par ses conséquences ensuite. Par son roman-témoignage, Lahens apporte donc une réponse à ses propres interrogations « quoi écrire ? comment écrire ? » (Lahens, 2010, p. 65) dans la mesure où la littérature « indique l'échappée » (p. 66) au-delà de la simple observation sidérée de la désolation grâce à un travail occulte et puissant de réflexion et d'action. L'urgence d'écrire non seulement la souffrance mais également l'aimable entraide, encourage Yanick Lahens à dévoiler des failles qu'elle dénombre en trois : géographique, historique et sociale.

Comme dans le récit de Dany Laferrière, *failles* refuse de se joindre au chœur médiatique mondial d'assigner une désignation sinistre d'île victime ou malheureuse à Haïti, et de prouver que l'écriture et l'art présentent l'espoir de toute la nation pour se sauver de ce destin prosterné et battu.

Inversement, en écartant toute énergie ou résolution de dépasser les effets néfastes de la désolation entraînée par l'agitation sismique et en refusant de prendre acte de l'événement traumatisant ou du moins le vivre de façon effective et socialement acceptable, le narrateur-personnage d'*Agadir* semble opter à l'opposé pour un discours délirant, frôlant la zoopsie²² dans un entour constellé de bêtes titillant la raison. Dénégation alors et carence de persévérance ponctuent les comportements du personnage qui fuit son asocialité avec la vie encombrante en compagnie d'êtres humains en acquiesçant ainsi à une existence chaperonnée par le règne animal. Persévérance et force mentale développées dans le domaine de la psychanalyse sous la désignation de « Résilience » amplement approfondie en France grâce aux travaux de Boris Cyrulnik, médecin, neuropsychiatre et psychanalyste français connu surtout

²² Psychanalyse. Hallucination visuelle qui consiste en vision d'animaux (généralement féroces et terrifiants). Crise de zoopsie dans le delirium tremens. (Définition du dictionnaire Le Robert en ligne, consulté le 03/10/2023).

pour être le premier à axer ses travaux en psychanalyse dans le sillage de John Bowlby qui en est l'initiateur. Pour ce thérapeute, la résilience (Cyrulnik, 2010) :

C'est l'aptitude d'un corps à résister aux pressions et à reprendre sa structure initiale. Ce terme est souvent employé par les sous-marinières de Toulon, car il vient de la physique. En psychologie, la résilience est la capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit de l'adversité.

Deux manifestations principales orientent l'apathie volontaire et le refus de résilience chez le protagoniste d'*Agadir* : l'errance et la solitude. Il espérait en effet aller se :

Fabriquer une vie part ailleurs qu'ici parmi les requérants, pas une vie d'anachorète, ni de plante, ni d'homme, une vie n'ayant pas de qualification précise comme avant ou presque, comme tout à fait quelqu'un qui n'existe pas, animal redécouvert, se reflétant dans une mare ensoleillée tout simplement, broutant, chiant, pissotant. (Khair-Eddine, 1967, p. 100)

Cette forme d'existence hybride lassée de la promiscuité humaine et vacillant entre l'humain et le non-humain constitue un leitmotiv inhérent à l'écriture de Khair-Eddine pour qui les personnages sont souvent soumis à une vie de vagabondage et d'égarement aussi physique que moral « j'ai rejeté toutes les offres d'emploi qu'on m'a proposées, j'ai vendu toutes mes affaires, à part un sac de plage, une couverture, un drap, deux chemises et une paire de chaussures, et je suis parti de chez moi » (p. 100). Même pour s'alimenter ou roupiller, il ne semble pas trop se préoccuper des conditions de salubrité ni de son propre confort « j'ai passé la nuit sur un gazon humide, un tintement de cloche m'a réveillé le matin, j'ai erré dans les bas-fonds de la cité, j'ai remué des tas d'ordures en quête d'un bout de pain » (p. 101).

Ainsi, tel un animal envahissant et nuisible car envoûté par la vie de déprédation, le héros de l'histoire brandit fièrement son apathie comme une espèce de fatalisme face à tout intérêt émotionnel ou social au point d'abolir toute présence humaine et d'embrasser un isolement farouchement tapi et enchanté. Un sentiment d'insensible torpeur qui tourne en une tranquillité ataraxique de l'âme voire un état de profonde quiétude imperturbable « je suis seul, j'erre, je ne mange plus, je me moque du travail. Mais je ne pleure pas sur mon sort [...] je ne souffre même plus » (p. 113).

Conclusion

En guise de conclusion, ces deux auteurs appartiennent à des sphères culturelles différentes et possèdent, par conséquent, une vision explicitement dissemblable de la catastrophe. L'essence de cette dissimilitude s'enrichit de la perspective personnelle de chacun à observer et à vivre au cœur de l'ébranlement. L'histoire coloniale partagée entre leurs deux pays natals ainsi que la langue d'écriture normalisée, le français en l'occurrence, n'ont pas forcément réussi à unifier leur optique vis-à-vis du désastre.



D'un côté, l'histoire qui surgit des entrailles de la terre d'Agadir rejoint-elle le malaise identitaire du narrateur : « je suis à recommencer point par point qu'on me dévisse je suis à refaire » (Khair-Eddine, p. 138). Divers procédés et habiletés linguistiques et stylistiques ont été ainsi brillamment déployés par l'auteur marocain Khair-Eddine à l'instar du chaos chronologique, de la langue bousculée et des juxtapositions qui explosent en provocations poétiques, et où il restitue la juste mesure de la vision apocalyptique d'un pays fouetté de toutes les violences.

Le récit met en lumière la manière dont le désastre ébranle les certitudes, obligeant les individus et les communautés à redéfinir leur rapport à eux-mêmes et à leur environnement humain et non-humain. Dans cette optique, Khair-Eddine écrit : « Nous sommes le peuple qui s'interroge sur son nom, qui regarde en soi et qui n'y trouve que poussière et craquelures » (Khair-Eddine, 1967, p. 17) Ce passage illustre comment le désastre expose la vacuité de l'identité, obligeant le sujet à reconstruire une identité nouvelle à partir des débris de l'ancien monde.

A la fois donc visionnaire et blasphématoire, son roman reprend à son compte les diverses composantes de l'Apocalypse dans une lecture animée par la quête identitaire et la révolte des lendemains amers, « une autobiographie transposée et fantasmée [qui] s'inscrit dans la dimension historique du pays afin de refléter son destin. »²³

De l'autre côté, à la suite du tremblement de terre d'Haïti, Yanick Lahens, tout au long des pages, s'est demandé comment écrire sans " exotiser " le malheur. Refuser le déni sans verser ni dans l'autoflagellation ni dans le malheur comme fonds de commerce. Parce que si malheur il y a, il n'est pas uniquement celui d'Haïti, il est probablement celui du premier monde, du deuxième, du tiers et du quart-monde. En d'autres termes, il est le malheur de notre modèle-monde dominant. Il n'est pas exotique, il est le malheur de tous. Et c'est justement grâce à nos efforts, tous unifiés, que nous pouvons déjouer les tourments nés des cataclysmes.

Dans *Failles*, Yanick Lahens examine la catastrophe comme un moment propice où les liens humains se resserrent et où la solidarité se révèle essentielle pour la survie collective. En relatant le tremblement de terre qui a frappé Haïti, Lahens montre comment ce désastre, bien qu'anéantissant, offre une opportunité unique de renouer avec les autres et de reconstruire une communauté fondée sur la compassion et le soutien mutuel. La catastrophe devient ainsi un espace où les barrières sociales se dissolvent, laissant place à un élan d'humanité partagée. Lahens écrit : « Dans les ruines, la seule chose qui ait encore du poids, c'est l'étreinte d'un frère ou d'une sœur, la main tendue d'un inconnu » (Lahens, 2010) .Ce passage souligne que, face au désastre, les liens humains reprennent leur importance première, invitant chacun à redéfinir son rapport aux autres en fonction de valeurs de solidarité et de respect.

²³ Karima Yatribi, « L'auteur et ses masques » in Expressions maghrébines, « Mohammed Khair-Eddine », vol.5, hiver 2006, p. 41.

Référence bibliographique

- Blanchot, M. (1980). *L'écriture du Désastre*. Paris: Editions Gallimard.
- Cyrulnik, B. (2010, sept 23). *Résilience : comment ils s'en sortent*. (I. Taubes, Intervieweur) Consulté le juin 22, 2022
- Khair-Eddine, M. (1967). *Agadir*. Paris: Editions du Seuil.
- Laferrière, D. (2010, Janvier 16). *Haïti : le témoignage bouleversant de l'écrivain Dany Laferrière*. (C. Rousseau, Intervieweur) *Le Monde*. Paris.
- Laferrière, D. (2011). *Tout bouge autour de moi*. Editions Grasset.
- Lahens, Y. (2010). *Faïles*. Paris: Sabine Wespieser.
- Lepetit, C. C. (2020). *Le texte testimonial, comment raconter sa propre mort? Mémoire en jeu*.
- Sarr, F. (2016). *Afrotopia*. Paris: Editions Philippe Rey.
- Sarr, F. (2021). *Discours aux nations africaines* . Actes Sud.
- Sylvie Weil, L. R. (1981). *Trésors des expressions françaises*. Berlin.
- Victor, G. (2012). *Maudite éducation*. Montréal : Editions philippe Rey.